

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 2.

PREMIER ENTRETIEN.

OCTOBRE 1873.

(Suite).

Où Mademoiselle Jacqueline se parle à elle-même et maugrée contre les enfants d'aujourd'hui.—Où elle déclare n'avoir de goût que pour les histoires de voleurs.—Où le docteur Boudin acquitte les ministres vivants et accuse un mort d'avoir manqué de patriotisme.—Noires réflexions.—Histoire d'autrefois.—Le bon diable de la Roche aux corbeaux, (Ravenscraig), histoire d'aujourd'hui.—Tentation.—Débats.

Quenoche.—Sans vous offenser, monsieur le docteur, je les prends pour des gens qui aiment mieux bien vivre que mal mourir. En tout cas je ne les blâme pas aussi fort que bien d'autres qui font les sucrés et les indignés, qui feraient peut-être pire, s'ils en avaient l'occasion, et qui ne se tueraient point pour tout ça. Et je ne les blâme pas non plus ; car après tout c'est une terrible affaire que de se faire mourir tout vivant.

Jean-Claude.—Allons, Quenoche, tu dis des bêtises. Comment diantre se ferait-on mourir si on était déjà tout mort. Laisse donc parler ces messieurs. Tu interromps toujours et l'on ne peut jamais savoir la fin d'une histoire. Monsieur Bonsens, je vous en prie contez nous tout ce que vous avez appris sur les scandales des trois gros sires qui font tant de train.

Boudin.—Gros Sires tant que tu voudras. Ils se moquent bien de tout ce qu'on peut dire d'eux, va. D'abord l'un d'eux, le premier, le plus grand, le notre, Sire Georges a passé de vie à trépas dans un autre hémisphère, je ne lui pardonnerai jamais cela à ce vieil ami ; mais il nous a

légué ses cendres que j'ai eu l'honneur de reconduire à leur dernière demeure en compagnie d'une foule d'employés publics inquiets sur leur sort futur depuis que le pilote du char de l'état...

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! V'là qu'y a des pilotes à bord des chars, à c't heure !

Boudin.—Eh ! laisse moi parler. C'est une image.

Quenoche.—Oh ! c'est autre chose. Si c'est une image..... colorée, je ne dis plus rien, le papier, comme on dit, souffre tout. Pardon, docteur, je ne dis plus mot ; continuez.

Boudin.—Je disais donc que notre sire est mort et que ce qui prouve sa grandeur, sa grande valeur, c'est que depuis que nous l'avons perdu le vaisseau de l'état, battu des vents et des tempêtes, semble désemparé.....

Quenoche.—Dites donc déraillé... puisque c'était un char et que tout ce garouage est une vraie catastrophe de chemin de fer. Mais continuez donc.

Boudin.—Le second sire, Sire John, est heureusement encore debout dans toute sa gloire. Il a confondu ses accusateurs et a plus d'un bon tour encore dans son sac. Il rira bien le dernier, de tous vous autres rouges et nationards.....

Quenoche.—Ah ça qu'est-ce que c'est que ce nouveau nom que vous nous donnez. Rouges, rouges, ça se pourrait car il y a bien des dindes qui glougloussent quand ils nous voient. Mais, nationards ; prenez garde, docteur, ça rime bigrement bien, avec renards et on dit que ce sont ces gens-là qui ont donné un si fier croc en jambe à votre plus grand sire qu'il en est tombé de Montréal à Manitoba ne pouvant tomber plus bas.

Boudin.—Paix, Quenoche ! Respect au mort ! Quant à notre troisième Sire je le connais peu ; il n'appartient pas à notre



monde ; c'est un nouveau venu dans notre politique. Du reste il n'a pas besoin de bien des talents puisqu'il a des millions. Il paraît, après tout, qu'il jette l'argent par les fenêtres. Ce doit être un bon diable, que diable !

Bonsens.—Docteur, vous venez de dire en deux mots une profonde vérité.

Boudin.—Ça vous surprend, mon vieil ami ? Eh je n'en fais jamais d'autre. De quoi voulez-vous parler ?

Bonsens.—De votre bon diable ! Ce que les anglais appellent *a devilish good fellow*. C'est-à-dire un bon compagnon à la façon du diable ; c'est-à-dire encore un être qui vous fait du bien pour vous tenter, pour vous entraîner au mal. Or tout diable doit être en apparence, bon ; sans cela il n'attrapperait personne. Ceci me rappelle que j'ai reçu, voilà bientôt deux ans d'un ancien ami de la ville une lettre que j'ai là dans un tiroir et que j'y avais oubliée ; mais à laquelle les événements qui viennent d'émouvoir le pays et les deux mots que vient de prononcer le docteur Boudin donnent une signification particulière. La voici :

“ Mon cher Bonsens. Tu me demandes de t'écrire souvent pour te rappeler au moins de temps à autre que nous sommes encore tous deux de ce monde. Certes, il n'est pas de plus grand plaisir pour moi que de pouvoir échanger encore quelques idées avec un ami qui me comprend ; car, il faut nous l'avouer malgré nous, il ne reste que bien peu d'hommes de notre temps qui puissent partager nos idées. Ceux d'aujourd'hui sont du milieu du siècle ; nous sommes du commencement. Un grand nombre de générations semblent nous séparer. La vapeur et l'électricité qui ont raccourci l'espace centuplent la durée du tems ; en un an aujourd'hui l'on en passe cinquante de jadis. C'est ce qui explique, je pense, pourquoi l'on rencontre tant de jeunes vieillards et pourquoi quand nous parlons ils sourient et apitoient nos illusions de jeunesse. La sagesse semblent être leur partage ; les rides aussi.

“ Mais, mon vieux camarade, ce n'est sans doute pas pour entendre des réflexions comme celles-là que tu désires avoir quelques mots de moi.

“ Pourtant quelles nouvelles te donnerais-je. Les gazettes que tu reçois te disent tout ce qui se passe et même davantage. Tu sais régulièrement que

“ des malfaiteurs ont battu et volé un citoyen attardé ; qu'un chat mort git dans une gouttière, qu'il ventait hier et qu'il pleut aujourd'hui ; que tel ministre est descendu à Québec en bateau à vapeur ; que tel autre monte à Ottawa par le chemin de fer. Et puis des commentaires sans fin sur les choses importantes qui doivent occasionner ces mystérieux déplacements.

“ Peut-être le premier n'a fait son voyage que pour aller manger du fromage raffiné que la poste ni l'express ne veulent emporter, et pour cause ; l'autre a appris par télégraphe en signes cachés que son bébé fait sa première grosse dent et crie, le petit chéri, comme celui d'un simple porteur d'eau.

“ Bateaux à vapeur et locomotives, soufflent, chauffent et fument à pleines cheminées pour hâter autant que possible la course des hommes d'état sur la physionomie desquels la foule vulgaire cherche à déchiffrer le secret de leur pensée.

“ A propos de bateaux et de chemins de fer je te dirai ce que m'a raconté un individu de ma connaissance, une de ces gazettes ambulantes qui colportent toutes les nouvelles, surtout quand elles sont plus ou moins épicées de scandale ; un de ces fureteurs qui savent tout, découvrent tout, révèlent tout, sans qu'on sache jamais où ils prennent ce qu'ils rapportent. Comme l'incident qu'il me communiqua peut avoir des suites et, s'il est vrai, exercer une influence grave sur nos affaires publiques je t'en fais part n'ayant pas autre chose à te dire et pensant que cela te distraira dans ta solitude.

“ Vous avez sans doute connu, me disait-il, car c'est de votre temps, l'ancienne maison MacTavish qui seule occupait jadis le penchant de la montagne et dont la silhouette blanche se dessinait sur le feuillage vert et touffu des arbres qui occupaient l'arrière plan. On voit encore la colonne funéraire élevée non loin de là sur la tombe d'un de ses derniers occupants. La maison qui, pour ce temps était un véritable château, fut longtemps inhabitée et les bonnes femmes des faubourgs voisins assuraient qu'elle était hantée par les esprits et que, la nuit, des bandes de sorciers y ourdissaient leurs maléfices. Maison, esprits et sorciers ont disparu ; mais, près de là, sur une éminence un peu plus élevée, un sorcier

“ moderne, un millionnaire, bon diable au
 “ fond, disent ceux qui le connaissent, a
 “ construit un magnifique château d’où la
 “ vue domine toute la ville et le fleuve.
 “ Tourelles, murs et jardins, rien n’y man-
 “ que; mais au luxe solide de l’ancienne
 “ féodalité s’est ajouté le luxe moderne qui
 “ procure des jouissances plus raffinées et
 “ moins entachées d’égoïsme.”

François.—Et le bon diable qui occupe
 ce palais serait-il par hasard le gros sire
 dont parlait tout à l’heure le docteur ?

Bonsens.—Justement ; mais laisse moi
 continuer ma lettre.

Quenoche.—Vous avez qu’à voir., ça
 commence à m’intéresser ces esprits, ces
 châteaux, ces sorciers, ce bon diable ! ça
 ressemble aux histoires que nous racontait
 ma grand’mère. Oh ! il va se passer quel-
 que manigance ! mais lisez donc, monsieur
 Bonsens.

Bonsens lisant :—“ Un soir donc de
 “ cette semaine, par un beau clair de lune,
 “ le propriétaire du château se promenait
 “ de long en large dans les allées de son
 “ jardin et de temps à autre il jetait sur
 “ la route qui monte de la ville un regard
 “ inquiet et trahissant l’impatience. Ah !
 “ enfin, une voiture s’écria-t-il avec une
 “ évidente satisfaction. Ce doit être
 “ lui car je n’ai pas d’autre invitation
 “ pour ce soir et l’on ne vient pas ici sans
 “ être demandé. Un prince seul oserait se
 “ le permettre. Oui, c’est lui, je le recon-
 “ nais. Ma petite lettre a eu son effet.—
 “ Eh ! bonjour mon cher Abbott, je com-
 “ mençais à craindre que vous ne puissiez
 “ venir et cela m’eût contrarié ; j’ai besoin
 “ de vous parler seul et longuement et
 “ mes instants sont tellement envahis,
 “ durant le jour par les affaires de notre
 “ maison que je ne puis m’occuper des
 “ miennes que le soir. Vous savez que je
 “ vois à tout ; que je m’occupe des moindres
 “ détails, que je surveille même les
 “ plus humbles employés ; car, pensez y
 “ donc, si chacun perdait seulement un
 “ quart d’heure par jour, calculez le mon-
 “ tant que cela ferait au bout de l’année.
 “ C’est en guettant les sous qu’on accu-
 “ mule les millions. Vous autres avocats
 “ vous n’avez pas ce trouble-là, nous vous
 “ payons de grosses sommes pour de simples
 “ paroles en l’air. C’est nous qui travail-
 “ lons pour vous.—Mon cher Sir Hugh,
 “ c’est un peu vrai, mais ce qui l’est da-
 “ vantage c’est que nous n’arrivons guère
 “ aux millions. Je n’ai pas ce souci-là et

“ parmi mes confrères je n’en connais pas...
 “ —Eh bien je crois que si vous voulez
 “ m’aider nous changerons cela et qu’à
 “ votre tour vous en connaîtrez l’em-
 “ barras.....

Quenoche.—Je vois venir le vieux dia-
 ble. Le voilà qui tente ce Monsieur à bottes
 en lui faisant croire qu’il mettra du foin
 dedans. Il n’est pas bête, ein, le sorcier.

Jean claude.—Eh ! laisse donc finir
 l’histoire.

Bonsens lisant :—“ Vous savez, mon
 “ cher avocat, que la politique est aux che-
 “ mins de fer. Je ne me mêle pas de politi-
 “ que, Dieu merci: moi, je me mêle d’argent,
 “ mais si la nouvelle politique peut
 “ payer je monte en locomotive et
 “ chauffe garçon, *fire up* ! Voilà assez
 “ long-temps que je travaille sur l’eau.
 “ Il est temps que je m’essaie sur terre.
 “ Il y a ce gros joufflu de Brydges qui
 “ s’imagine qu’il va tout mener à sa guise
 “ et se vante d’avoir parlement et ministres
 “ dans sa poche. Il m’a conté souvent, en-
 “ tre le champagne et le brandy, comment
 “ il est plus facile qu’on ne pense, de gou-
 “ verner un pays comme le Canada dont la
 “ grande masse de la population accorde
 “ à quelques chefs, les yeux fermés, une
 “ confiance aveugle, illimitée. Il m’a bien
 “ faire rire, parfois, ce gros Brydges, par sa
 “ description des intrigues dont il était le
 “ centre et des effets incroyables produits
 “ par des moyens ridiculement insigni-
 “ fiants. A l’en croire quelques billets de
 “ faveur donnés à des gens qui n’eussent
 “ jamais autrement mis le pied sur un che-
 “ min de fer et qui par conséquent ne fai-
 “ saient rien perdre à la compagnie, ont
 “ suffi pour emporter des lois qui lui va-
 “ laient des millions. Il est vrai que la
 “ presse faisait payer chaud ses réclames
 “ et qu’en temps d’élection il fallait bour-
 “ siller. Mais un capitaliste intelligent,
 “ un gérant qui ne vise qu’aux résultats
 “ n’hésite jamais à donner un œuf quand
 “ il est sûr d’avoir un bœuf. Lorsqu’il me
 “ disait tout cela, ce cher homme du
 “ Grand Tronc, il ne pensait pas que cela
 “ pourrait me servir un jour. Il voulait
 “ bien me laisser régner sur l’eau tandis
 “ qu’il trônait sur terre. Mais, mon cher
 “ avocat, le Grand Tronc a eu son temps
 “ et je crois si je ne me trompe, que mon
 “ tour arrive de manipuler un peu ce tré-
 “ sor public empli par les simples, vidé par
 “ les rusés. Tenez, vous voyez cette belle
 “ ville déjà considérable qui s’étend à nos

“ pieds, longe le fleuve et semble destinée
 “ à rivaliser et à dépasser même peut-être
 “ les plus grandes cités de l'Amérique.
 “ Les lumières innombrables que vous
 “ voyez briller de tous côtés éclairent les
 “ dernières heures de la journée consacrées
 “ au repos, au plaisir, ou même au travail
 “ encore, par une population qui ne désire
 “ que le plus simple nécessaire, la nourri-
 “ ture et l'abri. Eh! bien, mon cher
 “ avocat, si vous voulez me prêter le se-
 “ cours de votre expérience et de votre po-
 “ sition, non seulement tout ce peuple qui
 “ grouille au-dessous de nous, mais encore
 “ les populations entières qui envahissent
 “ graduellement toutes les parties de
 “ notre immense territoire travailleront
 “ pour nous. Chaque être vivant dans
 “ l'étendue de notre grande confédération
 “ deviendra notre tributaire et nous four-
 “ nira jour par jour son obole.—Je ne vois
 “ pas bien encore, à quoi vous en voulez
 “ venir mon cher Sir Hugh.—Je m'expli-
 “ que. Vous savez mieux que moi, puisque
 “ vous êtes député du peuple et que vous
 “ avez même été ministre pendant quel-
 “ ques semaines, que le gouvernement s'est
 “ engagé à construire un chemin de fer
 “ qui reliera l'Atlantique à l'Océan Paci-
 “ fique et dont le point de départ sera no-
 “ tre ville de Montréal qui est déjà, grâce
 “ à la nature et à moi, le point d'arrivée
 “ des vaisseaux d'outre mer. Cet ouvrage
 “ va coûter au pays au moins cent millions
 “ tant en argent qu'en terres. Avec un
 “ peu d'adresse et de tactique on pourrait
 “ doubler et tripler même cette somme
 “ ainsi que cela s'est fait ici pour tous les
 “ grands travaux publics, comme les fameux
 “ quais du bas St. Laurent qui firent tant
 “ de bruit dans le tems et qui n'ont guère
 “ plus d'autre intérêt que celui qu'on paie
 “ sur les sommes qu'ils ont coûtées. Comme
 “ les remorqueurs provinciaux qui, ainsi
 “ que les quais susdits ont été const-
 “ truit par un grand homme que
 “ je me propose de prendre pour modèle.
 “ Ah! quel navigateur! quel ingénieur!
 “ quel financier! quel philosophe et quel
 “ restaurateur! Ce génie avait approfon-
 “ di la nature humaine jusque dans ses
 “ secrets les plus cachés. Il connaissait
 “ l'effet du vent sur les girouettes, celui
 “ des dîners fins sur l'estomac ministériel,
 “ du vin de champagne sur les cerveaux
 “ parlementaires et de l'argent sur les con-
 “ sciences électorales. Il fut le pionnier
 “ parmi nous des évideurs de caisse publi-

“ que. Arriverai-je jamais à sa hauteur?...
Jean-Claude.—De qui donc veut-il par-
 “ ler le vieux sorcier?

Boudin.—Eh! je sais à qui il fait allu-
 sion. Je l'ai connu même. Et toi aussi
 Jean-Claude. Te souviens-tu de ce mon-
 sieur qui vint un soir d'hiver par une
 terrible tempête de neige, voilà de cela au
 moins douze à quinze ans, demander si
 quelqu'un pouvait le traverser de l'autre
 côté de la rivière? Tu le passas dans ton
 bac et comme tu lui demandais trente sous
 il te donna un cinq piastres d'or en disant
 que tu pouvais boire à sa santé avec le
 change. Tu t'en souviens-bien, n'est-ce
 pas?

Jean-Claude.—Eh! je crois bien, puis-
 que c'est avec son argent que je m'achetai
 mon premier chapeau de castor de soie. Il
 était bien drôle ce monsieur. C'était un
 petit vieux, maigre, et qui me contait tant
 de gaudrioles en faisant des yeux blancs,
 que c'était tout ce que je pouvais faire que
 de m'empêcher d'éclater de rire à son nez.
 C'était après tout un bien bon diable.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! En-
 core un bon diable! Eh! notre pays en
 fourmille donc de cette engeance d'honnêtes
 pillards. Enfin nous a-t-il tiré beaucoup
 d'argent celui-là?

Boudin.—Oh! je crois qu'il a été fort
 bien payé pour les travaux qu'il a faits.
 Mais ce n'était pas dommage, il était si
 libéral. Il répandait l'argent comme si
 c'était de l'eau et en donnait même aux
 candidats des deux côtés. Oh! il a dû
 verser dans le public des sommes immenses.
 On n'en sait pas le montant, car il ne pre-
 nait pas de reçus. Il était si généreux!

François.—Généreux, généreux, c'est
 pas malin avec l'argent du pauvre peuple.
 Oh! quand je pense à ces gueux-là, je
 pourrais les étrangler.

Bonsens.—Eh! mon brave François, ce
 n'est pas à eux qu'il faut en vouloir. D'au-
 tres à leur place en feraient probablement
 tout autant. Non, ceux qu'il faut blâmer
 ce sont les représentants infidèles du peuple
 qui ne peuvent rien refuser sans se com-
 promettre à ceux dont ils acceptent les
 présents. Ce sont surtout les électeurs qui
 votent pour ceux qui les paient le mieux
 et ne réfléchissent pas que les meilleurs
 députés n'achètent guère un mandat que
 dans l'espoir de le revendre un jour à pro-
 fit. Mais laissez-moi continuer ma lettre,
 car il se fait tard. (Lisant.) “Après
 “ l'homme aux quais et aux remorqueurs,

“ nous eûmes ceux du Grand-Tronc, qui à
 “ même les millions qu'ils tirèrent du trésor
 “ canadien, construisirent un chemin
 “ dont ils possèdent le capital et qui, au
 “ moyen des représentants et des ministres
 “ dont ils assurèrent les élections pendant
 “ si longtemps, obtinrent le contrôle exclu-
 “ sif de cette grande entreprise et firent de
 “ colossales fortunes individuelles prélevées
 “ après tout sur le commerce du pays et le
 “ labeur du peuple. Après cela nous avons
 “ eu les édifices publics d'Ottawa. Ces
 “ magnifiques constructions, où nos em-
 “ ployés meurent d'ennui et d'asphixie, où
 “ le corps le plus solide et la vertu la plus
 “ robuste s'étiolent, devaient coûter cent
 “ cinquante mille louis. On a dépensé
 “ plusieurs millions de piastres et à peine
 “ sont-ils terminés. Il est vrai qu'un tiers
 “ au moins de la somme a été consacrée
 “ aux élections des fidèles; mais il n'en était
 “ pas [moins vrai que c'étaient en réalité
 “ les contracteurs qui se votaient à eux-
 “ mêmes les extras par la bouche des
 “ représentants qu'ils avaient mis en cham-
 “ bre en leur achetant des amis, en bâton-
 “ nant leurs adversaires. Eh! bien croi-
 “ riez-vous, mon cher avocat, que ce gros far-
 “ ceur de Brydges m'a dit qu'on pouvait
 “ tout se permettre en ce genre d'affaires,
 “ que la presse entreprenait de faire avaler
 “ au peuple les plus incroyables bourdes et
 “ que ça ne coûte guère que dix sous par
 “ ligne et au-dessous.....

Boudin.—Halte-là. Je dois protester
 contre de pareille assertions car le journal
 que je reçois a solennellement prouvé puis-
 qu'il l'a déclaré que jamais, au grand jamais,
 ses rédacteurs n'avaient écrit un mot pour
 de l'argent; qu'il avait même abandonné le
 Grand Tronc qui en donnait pour soutenir
 le Pacifique qui ne faisait qu'en prêter.
 Est-ce noble cela au moins! Mais conti-
 nue mon vieil ami.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! C'est
 bien massacrant enfin que toutes ces emman-
 chures auxquelles nous ne voyons goutte.
 Je n'ai pas d'objection à ce que les maîtres
 des gazettes se fassent payer pour ce qu'ils
 font, car enfin ils ne peuvent pas vivre de
 l'air du temps et ceux qui font celle du
 docteur n'ont pas l'air à ça, car j'en ai vu
 un à une élection du comté voisin. Il était
 par ma foi gros et gras à tel point qu'il
 était tout essoufflé rien qu'à porter une
 petite boîte pleine de pièces de trente sous
 américains; depuis le char du grand tronc
 jusqu'à la grange à Charlot Pingouin où

ils furent distribués en rien de temps. Il
 faut bien qu'ils vivent et je ne leur en fais
 pas un crime, mais enfin j'aimerais bien à
 savoir quand je lis une gazette qui me
 vante une grosse affaire, si les rédempteurs
 écrivent ça honnêtement de leur cru ou
 bien si les contracteurs leur ont soufflé
 dans le tuyau de l'oreille: tripotez ça
 comme il faut et vous pouvez nous charger
 un beau dix sous par ligne. Quand je lis
 l'annonce d'un marchand de hardes faites
 qui dit que son butin est bien supérieur à
 celui des autres, je sais à quoi m'en tenir,
 car je lis quelques pouces plus loin l'an-
 nonce d'un autre marchand qui jure ses
 grands dieux que c'est chez lui qu'il faut
 aller et non pas chez l'autre. Au moins
 j'ai mon choix et je suis maître de me faire
 attrapper par qui me plait. Mais une gazet-
 te c'est pas la même chose; c'est un mis-
 sionnaire que l'on doit pouvoir consulter
 en toute confiance, elle a, comme disait
 notre maître d'école, charge d'ânes. Mais
 si c'est une marchandise pour les grosses
 poches qu'on nous le dise.

Boudin.—Arrête, arrête, Quenocho.
 Comme tu dégoises! Serait-ce ta femme
 qui t'a prêté sa langue? Prends-y garde,
 elle ne t'a pas encore passé sa cervelle.
 Mais lis donc Bonsens, qu'on en finisse.

Bonsens, lisant: “ Mon cher avocat, j'ai
 “ profondément médité sur tout ce que je
 “ viens de vous dire et pris la détermina-
 “ tion de me lancer aussi sur les voies fer-
 “ rées où la bonne étoile qui m'a conduit
 “ sur les mers me guidera sans doute à
 “ travers les torrents, les forêts et les co-
 “ mités parlementaires. Après tout la chose
 “ n'est pas si difficile qu'on l'imagine, je
 “ n'ai qu'à imiter ce que tant d'autres ont
 “ fait avant moi. Acheter quelques repré-
 “ sentants populaires parmi leurs électeurs;
 “ aider les autres à triompher de leurs
 “ adversaires en leur prêtant quelques
 “ sommes à fonds perdu; promettre de don-
 “ ner des places à tous ceux qui en deman-
 “ dent, dès que le chemin sera fini; payer
 “ la presse pour glorifier et renchérir sur
 “ tout ce que je dis ou fais. Et puis, s'il le
 “ faut, j'irai moi-même dans les villages
 “ canadiens; je m'y ferai précéder par
 “ tous les petits avocats à qui je glisserai
 “ dans l'oreille ce qu'il faut dire pour pré-
 “ parer les voies et dans la poche ce qui
 “ leur manque pour les frais de voyage;
 “ je parlerai même en français aux popu-
 “ lations.—Ah! prenez garde, Sir Hugh;
 “ ces habitants canadiens ont hérité de

“ leurs ancêtres un grain de moquerie ; or
 “ si par hasard vous commettiez une de ces
 “ erreurs de langage auxquelles nous ne
 “ pouvons guère échapper, nous autres
 “ anglais, et qui prêterait à rire à des gens
 “ qui y sont déjà fort disposés, il en serait
 “ fait de vous et de votre cause ; vous ne
 “ pourriez plus vous montrer sans être
 “ assourdi des gouailleries de la foule.—
 “ Ah ! mon avocat que vous connaissez
 “ peu les hommes ! Un millionnaire qui
 “ parle n’a pas besoin d’éloquence. Les
 “ gens à son aspect sont interdits et sans
 “ s’en douter se disent à eux-mêmes :—quel
 “ monceau d’or ! les miettes de sa poche
 “ feraient ma fortune. Et ils le mangent
 “ des yeux et chacune de ses phrases se
 “ noie dans de frénétiques hourras. Vous
 “ verrez. Il est cependant une chose qui
 “ m’inquiète ; mais si vous m’aidez j’en
 “ viendrai à bout. C’est ce petit George
 “ Cartier, votre grand chef conservateur de
 “ la clique française. Il est entiché du
 “ grand tronc comme s’il l’avait fait lui-
 “ même et adore Brydges comme un pro-
 “ phète. Il pourrait peut-être me donner
 “ du fil à retordre. Mais je le dompterai.
 “ J’ai déjà tâté le pouls à plusieurs de ses
 “ moutons et ils m’ont clairement laissé
 “ comprendre que s’ils étaient sûrs de leur
 “ élection ils l’enverraient paître sans hési-
 “ ter ; qu’ils étaient fatigués de son arro-
 “ gance. Il m’a suffi d’un clin-d’œil pour
 “ les rassurer et leur serrement de main
 “ m’a prouvé que nous nous étions com-
 “ pris. Cette partie de mon œuvre est déjà
 “ fort avancée et les gazettes commencent
 “ à me proclamer l’homme de la situation.
 “ Elles font la chose fort bien, je dois l’a-
 “ vouer ; on jurerait vraiment que c’est
 “ spontané de leur part. Enfin il m’a suffi
 “ de quelques clins-d’œil, vous savez de ces
 “ clins-d’œil de banquier, pour faire com-
 “ prendre à leurs propriétaires que je ne
 “ serais pas ingrat. Eh ! croiriez-vous que
 “ ce petit Cartier est tellement bouffi de
 “ suffisance et d’orgueil qu’il se croit maître
 “ de la position. Mais je l’apprivoiserai,
 “ moi ; je lui apprendrai que les services
 “ rendus ne font que des ingrats ; que rien
 “ ne tient devant une bourse bien garnie
 “ et que ceux qui se sont vendus à lui si
 “ longtemps se vendront à d’autres plus en
 “ état de payer. Son titre de baronet lui a
 “ tourné la tête et il ne s’aperçoit plus des
 “ rires moqueurs qu’il fait éclater autour
 “ de lui et qu’il attribue au plaisir qu’on
 “ a de le voir. Tenez, le prince me racon-

“ tait un jour, que lorsqu’il était attendu
 “ à Windsor toute la famille se réjouissait
 “ et annonçait aux nobles personnages de
 “ la cour qu’ils auraient en spectacle l’é-
 “ tonnant et amusant phénomène d’un
 “ français qui se dit anglais. Oh ! j’en vien-
 “ drai bientôt à bout ; c’est moi qui vous
 “ le dis. Maintenant je vais vous expliquer
 “ ce que j’attends de vous et vous saurez
 “ ensuite ce que vous pourrez attendre de
 “ moi. Vous êtes membre du parlement,
 “ vous êtes dans la confiance des minis-
 “ tres avec lesquels vous votez fidèlement
 “ après leur avoir été hostile ; vous con-
 “ naissez les représentants et pouvez sonder
 “ le terrain, m’indiquer les abordables et
 “ les récalcitrants, les dévoués qui voteront
 “ d’eux-mêmes et qui s’en fieront à ma
 “ reconnaissance, et en qualité d’avocat
 “ vous me préparerez les documents qu’il
 “ faudra, projets de lois élastiques et projets
 “ de marché qui ne le soient pas. Enfin en
 “ mon absence vous serez mon agent confi-
 “ dentiel et par votre entremise intelli-
 “ gente j’éviterai de me compromettre.
 “ Mais j’en ai dit assez pour un homme de
 “ votre esprit. Vous comprenez qu’il y
 “ aura des parts de banque, des parts de
 “ chemins de fer, des titres de terres, des
 “ contrats à subdiviser, des agences sur
 “ toute la ligne, enfin de tout cela à foison
 “ et il n’est guère possible de brasser ces
 “ choses sans qu’il en reste aux doigts.
 “ Voyons acceptez-vous ?—Noble Sire je
 “ me prosterne devant votre science et
 “ votre magnificence et j’accepte. Mais
 “ avez-vous bien songé au vaste sacrifice
 “ d’argent et de temps, qu’exigerait une
 “ entreprise comme celle dont vous m’avez
 “ tracé le plan ?—Mon cher avocat, j’ai
 “ pensé à tout et quoique je n’aie pas encore
 “ risqué grand’chose dans la politique le
 “ peu que j’y ai mis m’a été rendu au
 “ centuple.—Oui, les subsides que vous avez
 “ obtenus pour vos vaisseaux ne sont pas à
 “ dédaigner bien que j’aie entendu Sire
 “ George se récrier à sa manière contre ce
 “ qu’il appelait votre mesquinerie.—Oh !
 “ je ne prétends pas me ruiner et je ne don-
 “ nerai rien qu’à bon escient. Ne craignez
 “ rien ; les précautions que je prendrai
 “ me fourniront la garantie que tous ceux
 “ que j’aurai servis demeureront en mon
 “ pouvoir et devront fidèlement exécuter
 “ tout ce que j’exigerai d’eux.....
 “ sous peine de déshonneur.—Si ce n’est
 “ que sur la crainte du déshonneur que
 “ vous appuyez vos espérances, mon cher

“ Sire Hugh, vous pourriez compter sans
 “ votre hôte, car notre ministère connaît
 “ la vertu d’une majorité parlementaire et
 “ la manière de s’en servir. Sire John A.
 “ MacDonald a découvert que le meilleur
 “ savon pour enlever les taches est un vote
 “ conservateur. Prenez-y garde il a tou-
 “ jours sous la main une bouteille enchan-
 “ tée remplie de lutins bleus, verts, jaunes
 “ qui lui inspirent les tours de passe-passe
 “ les plus inattendus, aussi en fait-il voir
 “ de toutes les couleurs à ses adversaires
 “ aussi bien qu’à ses amis. J’ai vu moi-
 “ même ce vase merveilleux où il puise
 “ l’inspiration quand il est embarrassé, et la
 “ consolation dans ses moments de tris-
 “ tesse ; j’en ai lu l’étiquette qui porte un
 “ mot indéchiffrable pour tous ceux qui
 “ n’en ont pas le secret. Dans un moment
 “ de joyeuse humeur il me l’a traduit...—

“ Et que veut dire ce grimoire ?—*Tous*
 “ *les moyens sont bons qui réussissent...*

Queuoche.—Vous avez qu’à voir ! Eh !
 ce n’est pas bien malin. Mais toujours
 que j’y vois une grande difficulté. Par
 exemple si je vais le soir sur une grande
 route où je sais que doit passer un voya-
 geur qui porte une belle somme d’argent
 et que tout masqué et inreconnaissable je le
 fasse tomber de son cheval, le dévalise et le
 laisse là sans qu’il puisse jamais savoir qui
 lui enleva son magot, allez-vous me dire
 que la bouteille magique du sire John
 pourra prouver que c’est un bon moyen
 parcequ’il m’aurait réussi ? Est-ce qu’il
 n’y a pas toujours la conscience qui me
 dira qu’elle en a menti.

Jean Claude.—Oui c’est peut-être vrai
 pour nous autres pauvres gens qui ne mon-
 tons jamais aux grosses places ; mais je me
 suis laissé dire que le gouverneur-général
 anglais ne garde dans son cabinet que les
 canadiens du pays qui laissent leur con-
 science à la porte.

Bonsens.—Laisse moi terminer. Lisant.
 “ Tout cela est bel et bon, mais je crois
 “ que mes flutes sont assez bien arrangées
 “ pour me mettre à l’abri des sortilèges et
 “ maléfices de votre premier ministre et, de
 “ quelque façon que les choses tournent, je
 “ ne perdrai pas grand’chose. Vous allez
 “ voir. Des capitalistes yankees qui ont
 “ entendu parler du Pacifique, sachant
 “ qu’il n’y a guère assez d’argent en Ca-
 “ nada pour construire un chemin à travers
 “ tout le continent, ont offert leurs services
 “ à certains membres du gouvernement
 “ tout en leur faisant quelques uns de ces
 “ clins-d’œil dont je vous ai déjà parlé et

“ qui signifient, comme disent vulgaire-
 “ ment les gens des campagnes : à nous
 “ deux la poche. Le ministre à qui ils se
 “ sont adressés leur a dit : J’aime assez
 “ votre idée et je suis bien prêt à vous aider,
 “ et je n’exigerai pas grand’chose pourvu
 “ qu’on me le donne tout de suite. Je
 “ suis déjà sur l’âge et une cinquantaine
 “ de mille piastres pour mes vieux jours
 “ me suffiraient avec ce qu’on m’a déjà
 “ donné pour des bonnes œuvres comme
 “ celle que vous proposez. Mais il ne faut
 “ pas vous montrer ouvertement car nos
 “ gens ont ici de grands préjugés contre
 “ vous autres ; moi je n’en ai pas et que
 “ l’or soit anglais, américain ou chinois
 “ pourvu qu’il ait bon poids je n’y fais pas
 “ d’objection. Je vous introduirai à un
 “ de mes amis au nom duquel les transac-
 “ tions pourront se faire et de cette maniè-
 “ re il n’y aura rien à dire ; on n’y verra
 “ que du feu.....

Boudin.—Je proteste contre une aussi
 scandaleuse assertion. C’est la presse
 révolutionnaire qui a inventé ces calom-
 nies. Tout cela est faux et l’on n’a pas pu
 produire un seul acte authentique pour
 prouver ce que vous chante votre abomi-
 noble correspondant qui ne peut être qu’un
 rouge ou un nationârd.

François.—Eh ! docteur les gens qui
 font du mal n’ont guère l’habitude de
 prendre des témoins. Vous vous rappelez
 que le marchand de la paroisse en
 amont a fait mettre le feu à son magasin
 par son domestique pendant qu’il était en
 voyage lui-même. Ils ne sont pas allés
 devant le notaire passer un ac pour fis-
 quer la part que chacun aurait sur l’argent
 de l’assurance.

Queuoche.—Ça saute aux yeux. Mais
 lisez donc M. Bonsens, il se fait tard et
 ma petite Module doit être en peine.

François.—Oh ! elle ne doit pas être si
 inquiète que ça, va, Voilà six ans que
 vous êtes mariés et je m’imagine bien
 que...

Bonsens, lisant : “Bref le ministre m’a mis
 “ en relation avec ces yankees et à yankee
 “ yankee et demi, mon cher avocat. Il est
 “ convenu que ces gens-là me rembourse-
 “ ront l’argent que j’ai avancé pour faire
 “ pencher de notre côté les ministres, les
 “ représentants, les électeurs et les journa-
 “ listes. A mes yeux l’affaire est en bonne
 “ voie. Une fois que j’aurai le contrat,
 “ nous verrons. Voulez-vous entrer dans
 “ l’affaire savant avocat ?—Corps et âme,
 “ incomparable chevalier, comptez sur moi

“ et commandez... Et ce disant, l'avocat serra la main du tentateur et retira vivement la sienne avec douleur. Il tenait un gros portefeuille renfermant ses instructions et crut s'être blessé aux fermoirs métalliques; c'était peut-être la griffe du bon diable qui avait tiré la goutte de sang traditionnelle pour sceller le pacte infernal. Puis il descendit moitié pensif, la route escarpée du palais de la roche au corbeau et retrouver son charretier qui chantonnait: *lève ton pied légère bergère...* Batiscan! les miens sont à moitié gelés. Il était temps que le bourgeois arrive. Embarquez!”

“ Voilà, mon cher ami Bonsens, ce qu'on m'assure s'être passé tandis que les paisibles citoyens de notre bonne ville se plongeaient graduellement dans le sommeil plus ou moins de l'innocence. Je ne te garantis pas l'exactitude de toutes les paroles que je t'ai citées et même tout cela peut-être faux; mais enfin, n'ayant rien autre chose à te dire, j'ai pensé qu'une histoire de tentation où figure un des descendants du satan qui cassa sa pipe il y a bientôt dix-neuf siècles mais qui a eu plus de succès depuis, pourrait t'amuser faute de mieux. Si la chose a des suites je te le laisserai savoir, ton ami, Cinq étoiles.”

Boudin, se levant.—Bonsoir, Bonsoir, bande de fous. Quand on pense que j'ai peut-être manqué trois ou quatre saignées et tout cela pour entendre des fariboles qui n'ont ni queue ni tête.

Quenoche.—C'est le sort que je vous souhaite et à votre grand parti conservatin. Bonne nuit docteur, surtout ne rêvez pas aux griffes du gripet.

Boudin, lui faisant la grimace: T'as qu'à voir!

DEUXIEME ENTRETEN.

Où l'on fait connaissance avec un nouveau venu qui n'a rien oublié, mais qui apprend tous les jours quelque chose.—Puisance de l'imagination!—Il raconte une vieille histoire à faire rougir... et dont la mère bien pensante ne permettra pas la lecture à son fils.—Où la conversation tombe encore sur l'affaire du Pacifique, ce qui fournit à Monsieur Languille l'occasion d'exposer ses nouveaux principes politiques et de parlementer pour arriver au parlement.—Où mamzelle Jacqueline s'entretient de choses et d'autres, ce qui n'est pas nouveau.—Où le

docteur Boudin explique à Quenoche qui n'y comprend goutte, le droit du Comte de Chambord au trône de France.—Débat entre nos deux amis.—Le docteur confond enfin Quenoche d'un seul mot.

Mademoiselle Jacqueline enlevant les tasses, les plats et les assiettes de la table qui porte les preuves irrécusables d'un repas récent:—Voilà encore ces longues veillées d'hier qui recommencent et nos voisins qui vont venir comme de plus belles se pavaner dans ma cuisine, casser les chaises en se berçant dessus, enfumer mes rideaux et gaspiller mes catalognes. Je ne comprends pas comment mon frère peut endurer tout ce monde-là et s'amuser avec des gens qui, après tout, ne sont pas de notre rang. Ce n'est pas pour mépriser les autres, mais enfin notre arrière grand-père est venu de la vieille France où il devait être quelque chose de gros, car il y a encore au grenier, dans la vieille valise couverte en peau de cochon, des vieux papiers tout jaunis et déchirés et quelques habits de velours assez râpés et mangés des mites, mais encore tout galonnés. Je dis souvent à Bonsens qu'il devrait sortir tout ça, faire valoir ses droits et montrer aux gens que nous ne sommes pas du fumier de chat. A cela il me répond toujours:—“Ma bonne Jacqueline, laissons dormir en paix toutes ces vieilleries. Ces galons étaient peut-être la livrée des valets d'un grand seigneur. Si ces habits étaient ceux de quelque noble, il se peut qu'ils portent la livrée d'un roi peut-être malhonnête homme. Tiens, en fait d'habits, je respecte et chéris, au-dessus de tout, mon vieux capot d'étoffe que tu me raccommodes si souvent et qui me rappelle tant de belles années d'honnête travail. En fait de trophées il n'en est point de plus noble pour moi que mon vieux fusil de chasse, mes avirons, ma hache et ma bêche. Ils n'ont jamais opprimé personne et m'ont parfois aidé à rendre service au prochain.” Je vous demande s'il n'est pas fou ce pauvre Bonsens avec ses idées croches. Il me semble pourtant que s'il y avait dans toutes nos paperasses quelque bon héritage et le droit de m'appeler mamzelle la princesse ou la baronnesse ça ferait dessécher madame la notairesse et les autres grosses dames aristocrasses qui me regardent du haut de leur grandeur. (On frappe à la porte). Marie, Jésus! qu'ils m'ont fait peur. Entrez; mais secouez-vous les pieds.

(A continuer.)